

Point Jeunes : quels fondamentaux ? Lille, juin 1999

## QUI SONT LES JEUNES ?

Maryse Bresson, sociologue

*Les jeunes existent, puisque vous les avez rencontrés...  
 Mais quels jeunes ? Quelle jeunesse ?  
 Celle qui est aussi évidente et vieille que le monde ?  
 Détrompez-vous : la jeunesse n'a pas toujours existé, et elle  
 n'a pas toujours eu la même durée.  
 Question de calendrier, d'époque, de mentalités, de  
 vocabulaire.  
 Aujourd'hui encore, « la » jeunesse se faufile au carrefour de  
 bien des débats, polémiques, et visions contradictoires.  
 Enjeu de(s) pouvoir(s) ? Ecran de fumée masquant les  
 inégalités sociales ? Réalité statistique problématique ?  
 Sur ces questions, Maryse Bresson nous propose un éclairage  
 sociologique et rend compte des travaux que Dubet a  
 consacrés aux jeunes de la galère.*

J'ai proposé d'intituler cet exposé « Qui sont les jeunes » afin d'être plus près, peut être, de vos préoccupations immédiates, et pour revenir sur ce terme qui donne son nom à votre structure – que j'ai découverte à travers des discussions d'abord, et puis en vous entendant tout à l'heure.

C'est un titre un peu provocateur : je ne vais pas tout vous dire sur les jeunes, vous ne saurez pas qui sont les jeunes alors que vous ne le saviez pas avant.

### Ce que disent les sociologues

Je vais vous dire, en fait, ce que disent les sociologues sur « la » ou « les » jeunesse. C'est le point de vue des sociologues : ils ne disent pas tous la même chose, mais il y a des points communs. Je vais présenter ces points communs (et quelques unes de leurs divergences) à propos

Qui sont les jeunes ? Maryse Bresson,

Colloque : « Point Jeunes : quels fondamentaux ? », Lille, juin 1999

de la jeunesse, en espérant qu'il y aura des échanges. Vous serez peut être d'accord, ou pas d'accord.

Je vais d'abord vous parler des catégories de la jeunesse. C'est un des points de vue qui a été beaucoup étudié en sociologie, l'examen des mots et de leurs significations. On rencontre des problèmes de définition. De frontières, aussi : à partir de quand est-on jeune ? Quels sont les critères qui définissent la jeunesse ? Quand passe-t-on à l'âge adulte ? ...

Dans un deuxième temps, je ne vais plus vous parler de mots, de vocabulaire, mais des individus, des groupes de jeunes, et de ce que les sociologues en disent à propos de leur place dans la société française, aujourd'hui ou depuis les années quatre-vingt notamment. Là, il s'agit plutôt de voir les réalités : comment les jeunes vivent-ils, comment parlent-ils, quels sont leurs problèmes ?

Enfin, j'examinerai un exemple : celui des jeunes dans la galère, qui me paraît plus près, peut être, du public que vous pouvez côtoyer – encore que ce sera à vous de me le dire. *La galère, jeunes en survie*, c'est le titre d'un livre de F. Dubet, qui est également sociologue, livre paru en 1987 aux Editions Fayard, qui reste une référence aujourd'hui, qui est toujours cité – à propos, notamment, des jeunes de banlieue.

A part F. Dubet, quels sont les auteurs que je vais évoquer ? Surtout de sociologues français, avec des noms qui vont revenir comme P.

Bourdieu, qui est un auteur incontournable en sociologie, et puis ceux qu'on considère en France comme les spécialistes de la jeunesse : P. Ariès et O. Galand.

### Quel âge pour être jeune ?

Commençons par l'étude des catégories d'âge. Que disent les sociologues, Tous sont d'accord au moins sur un point : les catégories d'âge sont des constructions sociales. C'est-à-dire il n'y a pas de définition naturelle de la jeunesse, il n'y a surtout pas de définition biologique de la jeunesse. C'est un des grands sujets sur lesquels sont d'accord les sociologues. Apparemment, rien n'est plus naturel que l'âge : tout le monde vieillit, on a l'impression que tout le monde est jeune à un moment donné de son existence. On a même l'idée qu'il y a des qualités naturelles à chaque âge : l'enfance est turbulente, la jeunesse impatiente, et la sagesse viendrait en vieillissant... En fait, c'est un des grands thèmes de la sociologie de dire qu'il s'agit là d'idées naturalistes, d'un naturalisme très réducteur, et que la jeunesse n'est pas une catégorie naturelle.

Cette idée s'appuie sur un constat : celui de la diversité des catégories d'âge dans le temps et dans l'espace. La définition de la jeunesse change selon les lieux et les époques. Il y a même des sociétés qui n'ont pas de catégories pour définir la jeunesse. C'est un argument pour dire que ce n'est pas une idée naturelle. Pour le démontrer, les sociologues (notamment O. Galand et P. Ariès), s'appuient sur les données de l'ethnologie et de l'histoire. Pourquoi l'ethnologie ? Pour montrer les différences entre sociétés. Et l'histoire ? Pour mettre en évidence, dans une même société, l'évolution dans le temps. Les données de

Qui sont les jeunes ? Maryse Bresson,

Colloque : « Point Jeunes : quels fondamentaux ? », Lille, juin 1999

L'ethnologie montrent qu'il y a apparemment une seule règle qui est toujours vérifiée à propos des catégories d'âge : c'est le fait qu'un père et un fils ne peuvent pas appartenir à une même classe d'âge. C'est quelque chose de naturel, si on veut.

Mais à part ça, le constat est celui de la diversité. Quelques exemples : au Mali, les Bois définissent leur classe d'âge par l'engendrement, c'est-à-dire que le père est le symbole du pouvoir social. Tant qu'il engendre, le fils est subordonné. Là, il n'y a pas de classe d'âge à proprement parler : il s'agit de classes définies par la place dans ce processus d'engendrement. Si le père, le grand-père sont décédés, on est le premier, en quelque sorte. Peu importe qu'on ait 25, 40 ou 60 ans. La seule vraie catégorie d'âge – il y en a une quand même dans cette tribu – est plutôt celle de l'enfance : les individus tuent leur enfance lors d'une cérémonie rituelle. Après cette cérémonie, tout le monde est adulte en quelque sorte, on a une place dans le processus, dans l'engendrement.

### **Catégories d'âge et enjeux de pouvoir**

L'engendrement correspond donc à une autorité politique, et c'est un autre acquis de la sociologie, pour le dire un peu rapidement. L'idée que les catégories d'âge – mais toutes les catégories en fait, même les catégories de sexe ou les catégories sociales – correspondent à des classements, et que ces classements ne sont pas neutres. C'est pour ça qu'il y a des variations selon les sociétés. Il y a des enjeux de pouvoir derrière les classements et les catégories, et la jeunesse est aussi une catégorie qui correspond à des enjeux de pouvoir – plutôt à des gens qui n'ont pas le pouvoir dans notre société, si on continue dans cette perspective.

Un autre exemple : à l'Udbara (entre l'Ouganda et le Zaïre) les classes d'âge ne sont pas définies selon les mêmes principes qu'au Mali. Il n'y a pas de hiérarchie des classes d'âge, ni de relations de pouvoir politique, mais des catégories qui ont des fonctions spécialisées. Chaque catégorie a une fonction : les aînés, les plus âgés, sont les gardiens de la coutume ; les hommes mûrs ont une fonction économique et sont chefs des unités domestiques de la famille. Et les jeunes sont séparés en deux classes, selon qu'ils sont mariés ou célibataires. Les uns sont guerriers et les autres ne le sont pas, avec des fonctions différentes. De même, on devient jeune à l'occasion d'un rite, jeune ou adulte, qui fait passer de l'enfance à la jeunesse, et selon sa situation matrimoniale on est dans l'une ou l'autre de ces catégories.

Là, on a un découpage différent, des fonctions différentes, ce qui implique bien que les catégories d'âge sont relatives et que se sont des constructions sociales. De même que les fonctions associées aux catégories de gens changent – ce qui est interprété par les sociologues par le fait qu'elles sont des enjeux de pouvoir et d'organisation sociale. Elles reflètent des organisations différentes. On retrouve la même conclusion lorsqu'on prend les acquis de l'histoire : si on prend nos sociétés, et plus particulièrement la France, depuis le Moyen Age, on voit qu'il y a là aussi une diversité des catégories d'âge et que certaines apparaissent et disparaissent selon les époques, que même pour des catégories données, les frontières d'âge changent dans le temps.

Qui sont les jeunes ? Maryse Bresson,

Colloque : « Point Jeunes : quels fondamentaux ? », Lille, juin 1999

C'est là notamment qu'on peut citer le livre de P. Ariès, *l'Enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime*, écrit en 1960, dans lequel il montre ce qu'il appelle l'émergence du sentiment de l'enfance. C'est l'enfance, mais c'est la jeunesse aussi. Au Moyen âge, l'enfance n'existait pas. Ou plutôt, il y avait ce que nous appelons aujourd'hui des « enfants », mais cette catégorie était complètement confondue avec le monde des adultes.

Pourquoi ? Parce que, dès l'âge de 7 à 8 ans, on les intégrait à la vie communautaire, on leur donnait des vêtements identiques à ceux des adultes, ils avaient les mêmes activités, on les mettait au travail pour tout ce qu'ils pouvaient faire. Avant cet âge, on ne s'intéressait pas à eux : il y avait une forte mortalité infantile, on ne faisait pas attention...

### Naissance de l'enfant

En fait, il n'y avait pas de catégorie pour désigner l'enfance, pas de sentiment de l'enfance. Et, pour Ariès, ce sentiment est apparu vers la fin du XVII<sup>ème</sup> siècle. Il la situe même, cette apparition, au début de la scolarisation et des changements dans l'organisation de la famille. Il appuie sa démonstration sur des textes de l'époque, et sur un autre support : il a montré que les tableaux qui avaient été peints jusqu'au XVII<sup>ème</sup> siècle représentaient toujours les enfants avec des visages d'adultes. Comme s'ils étaient des « petits vieux », y compris l'enfant Jésus... c'étaient en fait des « adultes en miniature », avec des visages un peu âgés. Il en a déduit qu'effectivement on n'avait pas l'idée que l'enfant était autre chose qu'un adulte en miniature, on n'avait pas de sentiment de l'enfance

C'est seulement à la fin du XVII<sup>ème</sup> siècle qu'on commence à voir des enfants avec un visage poupon, avec des rondeurs pour les bébés, l'enfant Jésus... C'est la démonstration qui est restée très célèbre. O. Galand la reprend dans un livre qui s'appelle *Sociologie de la jeunesse, l'entrée dans la vie*, paru en 1991. Il montre que sous l'ancien régime il n'y a pas de représentation de la jeunesse comme âge de la vie : c'est inclus dans la démonstration d'Ariès. Il ajoute quand même qu'il existe des jeunes, un groupe qu'on appelle « les jeunes » sous l'ancien régime. Il se pose cette question : qui sont ces jeunes, dans ce raisonnement ? Il montre que ces jeunes ce ne sont pas en fait « les jeunes », au sens où on l'entend maintenant, c'est-à-dire qu'il ne s'agit pas d'un groupe d'âge, qu'il ne s'agit pas d'une catégorie d'âge : c'est en fait un type particulier de ce que nous appelons « les jeunes ». Ce sont des catégories définies par un certain rapport de filiation pour les familles qui ont quelque chose à transmettre. Le groupe des « jeunes », dans les villages (c'était une France surtout paysanne), c'était les aînés : les aînés qui attendaient que le père se retire et qu'on puisse prendre sa succession. Il y avait un temps de latence pour prendre la propriété. Ces jeunes jouaient aux jeux, à des expéditions guerrières, organisaient des charivaris... Mais il ne s'agissait pas de *tous* les jeunes : la plupart étaient au travail très tôt, comme le définit Ariès, c'était une catégorie particulière dans les villages.

Qui sont les jeunes ? Maryse Bresson,

Colloque : « Point Jeunes : quels fondamentaux ? », Lille, juin 1999

### **L'étudiant : un modèle généralisé**

Tous ces éléments amènent à dire, effectivement, que la jeunesse, en tant que catégorie d'âge, n'a commencé à exister qu'au XVIII<sup>ème</sup> siècle. Et encore. Elle est apparue, surtout pour O. Galand, avec l'apparition d'un type social particulier : l'étudiant. L'idée d'O. Galand, c'est que les jeunes correspondent en fait au modèle de l'étudiant qui s'est étendu, généralisé à l'ensemble des jeunes. Il ajoute que l'idée qui nous paraît naturelle de la jeunesse (les jeunes qui « amènent des idées nouvelles », qui sont les « fers de lance » de la société qui « incarnent l'avenir », etc.) apparaît encore plus tardivement, au XIX<sup>ème</sup> siècle, voire après 1870. C'est-à-dire pendant la III<sup>ème</sup> République, lorsqu'on attend des jeunes qu'ils contribuent à asseoir la République, qu'ils propagent l'idée républicaine dans l'ensemble de la société, etc.

On revient donc à l'idée que les jeunes, les catégories de la jeunesse, sont une construction sociale. Les sociologues, partant de cet acquis, ont cherché quels sont les mécanismes qui expliquent la construction sociale des catégories d'âge. On en a évoqué quelques-uns : l'apparition de l'école, etc. Il faut quand même dire qu'à ce sujet tous les sociologues ne sont pas d'accord. Tous ne mettent pas en avant les mêmes mécanismes pour expliquer l'apparition de catégories comme la jeunesse et surtout les frontières de la jeunesse et les diversités de catégories.

### **Les calendriers des sociologues**

Les travaux sur ce sujet sont nombreux. Sans les développer tous, on peut distinguer au moins deux grandes catégories de sociologues.

Il y a ceux qui considèrent qu'en fait les catégories liées à la jeunesse sont un reflet de l'organisation : il y a tel type d'organisation sociale, et du coup les catégories reflètent des inégalités ou des éléments qui existent déjà dans la société. C'est l'organisation de la société qui détermine l'apparition de telle catégorie d'âge. C'est un peu la logique de p. Ariès quand il parle de l'école : c'est quand l'école apparaît qu'il va y avoir le sentiment de la jeunesse.

Il y a d'autres auteurs comme Girard, un démographe, qui expliquent l'apparition de la jeunesse par l'allongement de la vie humaine : c'est-à-dire que l'espérance de vie est passée de 40 à 75 ans en trois siècles, et que le mécanisme de reproduction sociale a nécessairement changé. On ne peut plus succéder à son père, on ne peut plus simplement hériter de son père et reprendre la suite. D'où l'apparition d'une étape qui aménage les transitions, qui nécessite des transitions dans nos sociétés. Il y a une logique très déterministe. Il faut qu'il y ait un moment où l'individu va passer à l'âge adulte et va avoir une situation transitions pendant laquelle les parents vont aider les enfants à s'installer, on reste jeune etc. Ça, c'est un des changements pour tous les jeunes.

Girard insiste aussi sur un autre aspect : c'est la différence entre les hommes et les femmes. Selon lui, c'est un des grands changements de l'époque récente moderne contemporaine : autrefois, pour les femmes, il y avait un calendrier lié aux mariages et aux maternités. Et maintenant ce calendrier s'est beaucoup rapproché de celui des garçons, des hommes. C'est un autre grand changement effectivement. Ce n'était pas la même chose d'être jeune homme et femme, on ne l'était pas à la même époque. Selon Girard et Roussel, il y aurait un

Qui sont les jeunes ? Maryse Bresson,

Colloque : « Point Jeunes : quels fondamentaux ? », Lille, juin 1999

rapprochement de ces calendriers, un rapprochement de leur catégorie d'âge. Ceci va dans le même sens que l'idée selon laquelle il s'agit d'un reflet d'une organisation sociale liée quand même à l'âge.

### **Le mot « jeunesse » : un écran de fumée ?**

Et puis il y a ceux qui considèrent que ces catégories constituent un écran de fumée qu'elles ne correspondent pas à une réalité, une organisation sociale liée à des différences d'âge. C'est ce que dit P. Bourdieu, dans une phrase très célèbre sur laquelle on reviendra : « la jeunesse n'est qu'un mot ». Qu'est-ce que cela veut dire ? Qu'en fait il y a des catégories de jeunes très différentes. Ce n'est pas du tout la même chose, dans les années soixante-dix, que d'être un jeune ouvrier ou jeune bourgeois.

### **L'âge : une donnée manipulée et manipulante**

Pour aller un peu vite, on dira que lorsqu'on rassemble les jeunes ouvriers et les jeunes bourgeois sous un même mot, c'est, précisément, pour éviter de dire qu'il existe de très grosses différences, des inégalités de classes. Ces catégories remplissent une fonction idéologique : masquer les inégalités et la lutte de classes. Bourdieu développe cette idée dans *Questions de sociologie*, en 1980, en s'appuyant sur ce qui a été fait dans les années 60 et 70. Il déclare : « L'âge est une donnée biologique socialement manipulée et manipulante ». Effectivement, toutes les classifications (et l'âge est une classification parmi d'autres), reproduisent un ordre social ; et pour Bourdieu, cet ordre social, c'est la domination des ouvriers par les bourgeois dans notre société. Il s'agit en fait, par cette catégorie de jeunesse, de masquer le fossé entre la jeunesse étudiante qui n'a pas du tout ni les mêmes centres d'intérêts ni la même vie, et les jeunes ouvriers, qui sont mis directement au travail, qui ne sont pas vraiment jeunes, en fait, qui passent directement au statut d'adultes.

On pourrait encore évoquer d'autres travaux. Il me paraît essentiel de souligner deux points.

Pour tous les sociologues, la jeunesse est une catégorie construite socialement et, pour presque tous, les catégories d'âge sont des enjeux de pouvoir et de conflits qui reflètent l'organisation sociale, ou qui sont redéfinies dans les conflits qui émergent au jour le jour dans la société. Ces acquis de la sociologie sur les catégories ne l'ont toutefois pas empêchée de s'intéresser à ce que l'on appelle « les jeunes » aujourd'hui en France – en admettant, encore une fois, que c'est une définition particulière, une catégorie définie de manière ponctuelle, historiquement, et dans un espace bien défini.

### **En France, aujourd'hui**

Les sociologues se sont ainsi penchés sur ce qu'on appelle les jeunes aujourd'hui en France. Ce sera ma deuxième partie : l'étude des individus et des groupes jeunes.

Sur cette étude, les sociologues se sont posés un problème en particulier : est-ce qu'on peut dire qu'il y a un groupe « jeunesse » ? C'est-à-dire (ça fait la transition avec ce que dit Bourdieu), s'agit-il

Qui sont les jeunes ? Maryse Bresson,

Colloque : « Point Jeunes : quels fondamentaux ? », Lille, juin 1999

seulement d'un mot, d'une catégorie qu'on voit apparaître, etc. Ou bien est-ce que les jeunes ont vraiment des caractéristiques en commun, une place commune dans la société, une identité sociale en quelque sorte ?

Dans l'affirmative, quelles sont donc ces caractéristiques communes, quelle est cette identité sociale ?

### **Les jeunes : mythe ou réalité ?**

Sur ce problème précis on a très clairement deux types de réponses complètement opposées en sociologie : pour certains sociologues, les jeunes constituent un groupe, une réalité sociale objective en France. Et pour d'autres, la jeunesse n'est qu'un mot : les jeunes recouvrent des univers sociaux qui n'ont rien en commun, la jeunesse n'a aucune réalité objective.

On peut commencer par ce second point de vue qui permet de faire la transition avec Bourdieu. Pour Bourdieu il faut analyser les différences entre les jeunes – et ajoute-t-il, entre les « deux jeunesses » : celle des jeunes qui travaillent et qui ont des contraintes à peine atténuées par la solidarité familiale et les autres...

### **Un seul mot, deux réalités distinctes**

... Ceux qui ont le même âge, mais sont étudiants, et ont les facilités d'une économie quasi ludique d'assistés. Ils ont surtout un statut de « ni enfant, ni adulte ». La jeunesse étudiante se situe dans ce statut intermédiaire, la jeunesse ouvrière pas du tout.

*Deux réalités groupées en un seul mot, qui n'ont rien en commun.* Alors Bourdieu ajoute quand même (parce qu'il tient compte de ce que disent certains autres sociologues), que, effectivement, il y a eu une certaine démocratisation de l'enseignement, que les ouvriers accèdent davantage aux études, c'est le modèle de l'étudiant qui serait y compris étendu aux ouvriers. Il dit que c'est vrai, l'enseignement secondaire (le lycée notamment) s'est ouvert à des catégories de jeunes qui ne pouvaient pas avant faire ce type d'études. C'est vrai aussi, dit Bourdieu, que les oppositions sont un peu brouillées de ce fait ; mais, en fait, les différences persistent.

Il faudrait, là, reprendre les étapes de la démonstration, mais les différences persistent parce que le système scolaire continue de reproduire des inégalités de classes. En fait, les jeunes ouvriers et les jeunes bourgeois ne vont pas dans les mêmes filières scolaires, n'ont pas les mêmes résultats, ne vont pas finalement dans les mêmes établissements, il y a vraiment encore des différences qui demeurent.

### **L'effet de génération**

Cela dit, il y a quand même un point commun aux jeunes, dit Bourdieu, mais qui n'est pas lié à l'âge : c'est le fait qu'ils soient nés à la même époque. Ce n'est pas un effet d'âge mais de génération. C'est une distinction qui repose sur l'idée que l'important n'est pas d'être de tel ou tel âge biologique, mais que l'important c'est d'avoir vécu les mêmes choses et d'avoir été dans des états similaires du système scolaire.

Qui sont les jeunes ? Maryse Bresson,

Colloque : « Point Jeunes : quels fondamentaux ? », Lille, juin 1999

Et, notamment, il y a un point commun pour lui à tous les jeunes, (qu'ils soient ouvriers ou jeunes bourgeois), c'est qu'à tous les niveaux ils obtiendront toujours moins de leurs diplômes que n'en auraient obtenu leurs parents. C'est un intérêt commun à tous les jeunes. Il y a quand même cet intérêt de génération, et des effets de générations communs. C'est simplement parce qu'ils sont nés à une certaine époque et qu'ils ont été confrontés à des moments différents du système scolaire. Cette analyse de Bourdieu est totalement ancrée dans tous les travaux (fin des années soixante et surtout années soixante-dix) sur une critique du système scolaire, des inégalités reproduites dans le système scolaire...

### **Les jeunes : tendances statistiques**

On trouve aussi (à l'opposé de Bourdieu qui dit la jeunesse n'est qu'un mot et qu'il n'y a pas de groupe de jeunesse), ceux, qui sont d'ailleurs majoritaires en sociologie, qui tendent à montrer que les jeunes ont quand même des particularités ;

Les particularités, il y en a toute une échelle. Il y a tous les travaux statistiques qui s'appuient sur les données de l'INSEE, et qui montrent, « en moyenne », « statistiquement » : que les jeunes ont des loisirs différents des adultes, qu'ils pratiquent plus souvent un sport, vont plus souvent au cinéma, fréquentent plus des concerts de rock...

Il y a quand même des travaux sur ce qui les rapproche davantage, ce qui différencie les jeunes des adultes en tout cas. O. Galand, dont j'ai parlé, a trouvé un autre point commun concernant la sociabilité et l'emploi du temps des jeunes : les jeunes passent plus de temps dans les conversations entre amis, alors que, dès qu'un couple se forme, ils recentrent leur sociabilité, le temps de parole, de discussion, sur le foyer. Ça, c'est une différence, dit-il, quand on étudie les emplois du temps des jeunes entre eux. Il faut voir la définition de la jeunesse varier par rapport à la formation du couple et entre les jeunes célibataires et la formation du foyer.

Il y a aussi tous les travaux sur l'attitude par rapport aux partis politiques. Les jeunes ne font plus confiance aux partis politiques, aux syndicats... Simplement, ce qu'il faut dire, c'est qu'il s'agit de tendances statistiques, de moyennes, et, évidemment, c'est ce que répondent tous ceux qui travaillent sur la jeunesse plus spécifiquement.

D'abord, tous les jeunes ne présentent pas ces caractéristiques et, donc, le problème reste posé : est-ce qu'il y a des caractéristiques communes à tous les jeunes aux groupes des jeunes ? Certains sociologues franchissent ce pas, disent que ce n'est pas seulement des irrégularités qui s'observent un peu plus souvent chez les jeunes, mais ils considèrent qu'effectivement, les jeunes comme groupe d'âge existent dans la société, qu'ils se reconnaissent eux-mêmes et sont reconnus par les autres à travers ce « monde jeune », avec des explications qui tiennent, par exemple, à leurs fonctions exercées dans la société.

### **La jeunesse : années d'apprentissage**

C'est un raisonnement qui est souvent repris, notamment par Sullerot, qui consiste à dire que les jeunes correspondent à quelque chose de très précis dans la société, en l'occurrence la période scolaire et la

Qui sont les jeunes ? Maryse Bresson,

Colloque : « Point Jeunes : quels fondamentaux ? », Lille, juin 1999

période de formation : tous les jeunes ont en commun d'être en période de formation (à l'école, et après dans les stages, en insertion...). La période de travail correspond à l'âge adulte, et la retraite à l'entrée dans la vieillesse. C'est une image qui est, explicitement ou implicitement, souvent véhiculée. L'idée que notre société est organisée autour du travail, que cette référence au travail structure trois grands groupes dans la société : avant le travail, pendant le travail, et après le travail. C'est une idée développée par Sullerot explicitement, mais qu'on retrouve très souvent. Avec une petite nuance, on la retrouve également chez O. Galand : l'idée que la jeunesse est un passage, une période moratoire, pas seulement pour l'emploi, mais pour tout, en quelque sorte ; une période pendant laquelle l'individu construit ses coordonnées sociales, construit son identité et se constitue pratiquement, mentalement, en sujet adulte.

O. Galand, à partir de là, va un peu nuancer, approfondir cette idée, et essayer de trouver des points communs également, de synthétiser un peu toutes ces approches en reprenant certains apports de Bourdieu. Il va donc dire effectivement tous les jeunes ne doivent pas étudier de la même manière, mais il n'y a pas deux jeunessees seulement. En fait il y a, pour O. Galand, autant de jeunes que de groupes sociaux. La jeunesse est un passage, une période qu'on ne franchit pas de la même manière, selon que l'on appartient à telle ou telle catégorie sociale. En fait, les conditions de passage varient selon les groupes sociaux et selon la situation des jeunes au moment du passage. Donc la jeunesse est une période d'indétermination définie non pas par un pôle de travail, mais par quatre pôles : le rapport à l'école, le rapport au travail, le rapport à la famille, et le rapport au mariage.

### **Rester jeune plus longtemps**

Il s'agit ici d'un point important parce qu'il va amener à l'idée qu'il y a un allongement de la jeunesse aujourd'hui, et qu'il y a une recomposition de ce que l'on appelle « les jeunes » aujourd'hui. Pourquoi ? En fait O. Galand va définir un modèle qu'il va appeler le modèle d'installation : on est adulte quand on est installé.

Comment ? Quand on a fini l'école, quand on a trouvé un travail, quand on a quitté ses parents, quand on a fondé un nouveau foyer. Quatre choses. D'où viennent toutes les incertitudes sur le statut de jeunesse et sur le fait qu'on est jeune ou que l'on ne l'est pas, ou qu'on ne le soit pas totalement ? C'est que ces quatre éléments ne sont pas forcément coordonnés aujourd'hui et se sont largement dissociés dans le temps. Il y a eu un allongement de la scolarité, une précarité de l'emploi, et on peut très bien se retrouver avec un emploi mais encore chez ses parents, on peut très bien se retrouver financés par ses parents et habiter autre part, être en couple mais habitant toujours chez des parents, etc. Il y a effectivement un décalage des calendriers et, du coup, une jeunesse qui s'allonge parce qu'il faut avoir parcouru toutes ces étapes. Qui s'allonge aussi parce que du point de vue professionnel, ce n'est pas seulement « avoir quitté l'école », mais c'est aussi toute la période où on s'installe dans un métier, où l'on est en stage, où l'on est en formation, où l'on a pas d'emploi stable, etc.

Quel est le point commun à tous les jeunes, selon O. Galand, dans les années 80 et 90 ? C'est d'être dans une position incertaine mais cette

Qui sont les jeunes ? Maryse Bresson,

Colloque : « Point Jeunes : quels fondamentaux ? », Lille, juin 1999

position incertaine n'est pas vécue de la même manière par tous les jeunes : il y a des différences selon la position sociale des parents et selon la position propre des jeunes par rapport aux quatre seuils.

Je retiendrai de toutes ces analyses l'idée, qui est commune à la plupart des sociologues, qu'il n'y a pas une mais des jeunesses. On l'a vu dans le temps, dans l'espace, mais aussi à l'intérieur de la société française. La plupart des sociologues qui ont étudié « la jeunesse » entre guillemets en ont privilégié une plus particulièrement. Et, parmi ces jeunesses, F. Dubet a étudié un type de jeunesse particulier qu'il a appelé « la jeunesse dans la galère ».

### **Dans la galère avec Dubet**

Je vais maintenant développer les acquis exposés par F. Dubet dans son livre paru en 1987. Au départ, son analyse consiste à étudier un nouveau problème social apparu dans les années quatre vingt : le malaise des banlieues. Pour examiner ce malaise des banlieues, il va parler des jeunes marginalisés dans les grandes cités populaires, en définissant la galère comme une expérience de vie qu'ils n'ont guère choisie.

Il précise dans son livre qu'il s'agit de jeunes de milieux populaires – par rapport à ce qu'on a pu dire d'une certaine catégorie sociale – jeunes de milieux populaires, mais pas des ouvriers, c'est très important. Il s'agit plutôt des jeunes de la « débrouille », dont la situation est instable. Dubet précise aussi qu'il ne s'agit pas de loubards violents. Lorsqu'il est allé dans les « banlieues chaudes », il s'attendait à trouver des loubards violents : ce n'est pas ça, les jeunes de la galère, c'est plutôt des jeunes marginalisés dans un système bloqué, qui vivent la galère au quotidien.

Quelle est l'originalité de la galère ? Dans les années 50 et 60, on parlait déjà de « bandes ». Les jeunes étaient soudés dans des bandes. Ce qui le frappe, au premier abord, s'agissant des jeunes de la galère, c'est qu'ils ont une expérience de vie très peu visible et surtout très individualisée. Ce ne sont pas des groupes qui se montrent, mais qui vivent la galère au quotidien, chacun pour soi.

### **Les nouvelles classes dangereuses**

Il va faire une hypothèse et je vais vous montrer comment il va essayer de l'appuyer. Son hypothèse consiste à dire : ce ne sont pas les classes laborieuses, mais plutôt ce qu'on pourrait appeler des « nouvelles classes dangereuses ».

Qu'est-ce que les « classes dangereuses » ? Ce sont les ouvriers, au début de la révolution industrielle, avant qu'ils ne se constituent en mouvements ouvriers, avant qu'il y ait des syndicats forts et puis des porte-parole ouvriers, des partis politiques qui se réclament de la classe ouvrière, etc. En fait, les ouvriers étaient donc, tout au début du XIX<sup>ème</sup> siècle, tous isolés, individualités, pauvres mais pas unis, et ils étaient en fait écrasés par les mécanismes du changement. C'est-à-dire qu'ils étaient incapables de définir un adversaire.

Dominés, ils n'arrivaient pas à dire quelle était la domination, qui les dominaient, ils n'avaient pas d'adversaires bien définis. Les classes dangereuses (et c'est ça qui les définit et qui caractérise aussi la

Qui sont les jeunes ? Maryse Bresson,

Colloque : « Point Jeunes : quels fondamentaux ? », Lille, juin 1999

galère), c'est justement l'absence de mouvement social et l'absence de conscience de classe.

De ce point de vue F. Dubet soutient l'idée que la galère des jeunes doit être expliquée par la fin du mouvement ouvrier et l'échec des mouvements sociaux (il parle de la gauche, évidemment, mais aussi du mouvement écologique, selon lui) qui n'ont pas réussi à donner un sens au changement en cours et à la domination que les jeunes ont l'impression de subir.

La galère résulte donc de la crise des sociétés industrielles, et elle participe à l'entrée dans une autre société dont on ne sait pas bien qui domine, comment elle est organisée, ce qu'elle est exactement.

Comment a-t-il procédé, comment va-t-il décrire la galère ?

### **Réintroduire des relations sociales**

Il dispose d'une équipe d'une vingtaine de chercheurs qui ont accompli un travail de terrain très important dans les « banlieues à problèmes » en France, et qui ont cherché à établir une comparaison avec des jeunes d'une cité ouvrière en Belgique. L'objectif était de faire une sociologie de l'action : il s'agissait de faire réfléchir les acteurs sur leur propre expérience. Non pas simplement d'aller observer les jeunes, mais de les faire participer. Pour ça, ils n'ont pas fait des entretiens ou des observations, mais ils ont créé des situations inhabituelles, des réunions, au cours desquelles ils organisaient des rencontres entre des jeunes, des policiers, des adultes du quartier, des syndicalistes et des élus.

L'objectif était de réintroduire des relations sociales avec l'idée que dans la galère on discerne mal ces relations. On va donc réintroduire ces relations pour voir comment « les acteurs » se définissent par rapport aux adultes tout en renforçant leurs capacités d'expression (parce qu'on leur demandait leur avis, ce qu'ils pensaient, ce qu'ils pensaient de leur situation dans ces cadres à chaque fois).

Ces chercheurs ont formé cinq groupes de douze jeunes qui se sont réunis deux fois par semaine pendant un mois. Les jeunes n'étaient pas rétribués. Les cinq groupes sont les suivants : un groupe à Orly, recruté dans la cité des Saules – ce sont toujours des cités qui ont « mauvaise réputation ». C'était le groupe le plus détendu, selon Dubet. Le deuxième groupe avait été recruté à Champigny dans la cité des Mordacs, la cité de Bois de la Baie et dans un club de moto de la commune. On définit ce groupe comme le plus « enragé ». Le troisième groupe a été constitué à Venissieux, aux Minguettes, au lendemain de la marche pour l'égalité d'automne 83 : il y avait eu les rodéos, ça avait été un endroit très médiatisé : c'était le groupe le plus « chaud ». Le quatrième groupe était un groupe à Clichy, plus jeune que les autres, des 16-18 ans, qualifié par Dubet de groupe moins actif. Enfin, un cinquième groupe (avec cette idée de comparer ces jeunes dans la galère aux jeunes vraiment ouvriers), un cinquième groupe à Serain, en Belgique, une ville ouvrière traditionnelle, près de Liège. Presque tous les jeunes ont 18-23 ans, sauf le groupe de Clichy.

Il est important de souligner le fait qu'ils ont voulu qu'il s'agisse de jeunes n'appartenant pas à un groupe déjà constitué. Les jeunes ne se

Qui sont les jeunes ? Maryse Bresson,

Colloque : « Point Jeunes : quels fondamentaux ? », Lille, juin 1999

connaissaient quasiment pas. Ils étaient souvent chômeurs, ou en train de suivre des stages. Quatre seulement sur les soixante avaient le niveau du BAC, la plupart avaient une activité délinquante, mais il s'agissait de petite délinquance. Quelques-uns avaient été toxicomanes, et plusieurs avaient été en prison.

Comment ces jeunes ont-ils été recrutés ? Dubet explique que cela a été difficile. Des locaux ont été prêtés par les travailleurs sociaux, et ils ont commencé par organiser des entretiens individuels. Non sans rencontrer un problème : au début, les jeunes, dans les entretiens individuels, parlaient très peu, disaient qu'ils n'avaient rien à dire, étaient persuadés n'avoir rien à dire : ils n'avaient pas de raison particulière de jouer le jeu. (j'ai discuté un petit peu avec quelqu'un de Point Jeunes, qui m'a dit que c'était un problème que vous rencontriez aussi fréquemment).

Alors pourquoi ceux-là ont-ils accepté de jouer le jeu, Selon Dubet, pour deux raisons.

D'abord, par curiosité, parce qu'on leur disait : « c'est juste dans un objectif de connaissance, c'est pour vous apprendre à vous connaître vous-mêmes ; et nous-mêmes nous souhaitons vous connaître un peu plus ». Et il constatait que c'était plutôt porteur, que c'était un discours différent des travailleurs sociaux, on ne leur disait pas « on va améliorer votre vie etc. ». Le fait de dire simplement : « on va vous connaître et vous allez peut être vous connaître aussi », ça les intéressait.

L'autre raison qui a beaucoup déterminé l'adhésion à ce projet, c'est le fait qu'on leur a promis de rencontrer des policiers, des élus locaux à égalité dans des réunions : apparemment, ça les a beaucoup intéressés. Pour savoir ce qui était lié à la jeunesse et au fait d'habiter dans le quartier, les chercheurs ont tenté d'établir des comparaisons avec des groupes d'adultes. Ils ont aussi fait cinq groupes d'adultes dans les mêmes quartiers, et ils l'ont fait avec des policiers, des juges, etc., en essayant de voir si les réactions étaient les mêmes ou différentes, et dans quelle mesure.

Il s'agissait donc, d'une grosse recherche, avec des financements, etc. Parmi ces adultes, il y avait, pour partie, ce qu'il appelle des « simples gens » (parents, gardiens d'immeuble, ouvriers, commerçants), des gens qui n'appartenaient à aucune organisation, qui habitaient dans le quartier ; et puis, pour une autre partie des professionnels (enseignants, travailleurs sociaux, policiers). Des réunions avec ces adultes ont été organisées et, en fin de recherche, là où ça a été possible (parce qu'il y a eu des problèmes pour toutes ces recherches) ils ont essayé d'organiser les rencontres entre groupes de jeunes et d'adultes correspondant au même quartier.

Il y a toute une analyse qui est faite par Dubet de ce qui s'est passé. Je vous la présenterai surtout à travers ce qu'il dit à propos des interlocuteurs. Chaque groupe de jeunes et d'adultes a reçu trois ou quatre interlocuteurs au cours de la recherche (policiers, juges, enseignants, syndicalistes, patrons, hommes politiques, travailleurs sociaux, un avocat de l'association « Légitime défense », un musicien, ...) pour l'ensemble des groupes.

Qui sont les jeunes ? Maryse Bresson,

Colloque : « Point Jeunes : quels fondamentaux ? », Lille, juin 1999

### **Partenariat/adversité**

Pour Dubet, ces interlocuteurs avaient trois rôles : premier rôle, ils jouaient un rôle de partenaire ou d'adversaire aux yeux des jeunes. En fait ils permettaient d'observer un rapport social dans la galère. Il s'agissait de réintroduire les rapports sociaux qu'on a du mal à observer : quel est le lien entre ces jeunes et ce type d'adultes ? C'est important parce que, pour Dubet, les jeunes, justement, sont soumis au choix des adultes : en tant que jeunes ce ne sont pas eux qui décident. Il s'agit donc de voir avec ces adultes particuliers, importants dans leur vie, quel est le type de relations qui peut se nouer. Parmi ces interlocuteurs, Dubet dit qu'il n'y a que les policiers qui, très clairement, ont fait figure d'adversaires pour les jeunes dans les différentes banlieues. Pour les autres, ça dépendait. Il en déduit que les jeunes ont du mal à désigner leurs adversaires, il n'y a pas vraiment de conflits très clairs dans leur tête. En particulier, aucun enseignant ne symbolise à lui tout seul l'échec scolaire : ils éprouvent de la rancune vis-à-vis de l'école, mais ils ne vont pas pour autant en vouloir particulièrement à un enseignant. Ça dépend des enseignants qui sont là. Avec les travailleurs sociaux ça dépend aussi, etc.

### **Médiation**

Le deuxième rôle, c'est celui d'avoir été les médiateurs privilégiés de certains thèmes qui apportaient aussi une information solide aux chercheurs. Ainsi, pour aller vite, ils ont parlé de l'école avec les enseignants, de la famille avec les travailleurs sociaux, de la délinquance avec les juges et avec les policiers, du travail avec les syndicalistes...

Dubet remarque que les jeunes en particulier (et cette fois-ci les jeunes beaucoup plus que les adultes), ont tenu selon les interlocuteurs des propos en apparence très contradictoires. Ils n'avaient pas le même type de réaction, de propos, de logique, développés selon chaque interlocuteur. De ce point de vue, les interlocuteurs donnent aux jeunes une image éclatée d'eux-mêmes.

### **Cohésion**

Ce qui est complémentaire du troisième rôle que jouent les interlocuteurs : selon Dubet, chaque interlocuteur, à chaque réunion, a donné au groupe de jeunes un sentiment de cohésion. Selon lui, c'est un des points importants de la méthode. C'est que la parole des jeunes – qui avaient du mal à s'exprimer lors des entretiens individuels – s'est libérée à partir du moment où ils ont été placés en situation d'égalité face à des interlocuteurs qu'ils considéraient, en général, comme lointains ou méprisants. En fait, l'interlocuteur leur permettait de s'exprimer en tant que jeunes au nom des jeunes. Il a montré que les jeunes se sont soudés dans certains groupes, surtout quand ils ont eu une première rencontre face à un policier, un homme politique, par exemple, qui a été vécue comme un succès, une victoire contre l'adversaire. Ils étaient sûrs que le groupe allait continuer, allait aller jusqu'au bout, la recherche devenant alors une sorte d'espace protégé, gratuit, où tout peut se dire.

Qui sont les jeunes ? Maryse Bresson,

Colloque : « Point Jeunes : quels fondamentaux ? », Lille, juin 1999

Cela, c'est vrai pour les jeunes, alors que ça ne l'est pas pour les adultes. Dubet montre que pour les adultes, au contraire, c'est plutôt quand il n'y a pas d'interlocuteurs qui ne déchainent, pas de passion, que les adultes commencent à parler d'eux-mêmes, de leur vie propre, privée, qu'ils se soudent entre eux. Il y a une différence entre les jeunes et les adultes, selon lui. Donc, autre différence, les propos des groupes de jeunes sont beaucoup plus éclatés, toniques et violents, que les adultes, mêmes s'ils parlent de la même chose. La manière de le dire est très différente selon les jeunes et les adultes.

Dubet note enfin que beaucoup d'interlocuteurs ont été stupéfaits par la capacité d'expression des jeunes. Par exemple, le juge qui a l'habitude de voir dans son bureau des jeunes effacés, timides, qui ne parlent pas, découvre, je cite : « des jeunes bavards, agressifs, raisonneurs et sensibles ». Et les enseignants, qui affirment : « ils ne sont pas capables d'analyser, de réfléchir », découvrent, là, des jeunes qui vont répondre pied à pied, essayer d'analyser, de démonter leurs raisonnements, etc.

Pour Dubet, c'est la situation de recherche particulière qui crée ce renversement. Cela signifie quand même, c'est un fait, que les jeunes, même en situation d'échec scolaire, ont quand même des capacités de réflexion sur eux-mêmes. Ils puisent, dans d'autres sphères que l'école (où souvent ils ont échoué), un bric-à-brac d'informations, d'idées, qui leur permet d'élaborer une « philosophie » de réfléchir sur eux-mêmes, de tenir tête à un maire, à un député – ou d'élaborer à propos de la délinquance des théories concurrentes de celles d'un sociologue.

Je vais maintenant vous présenter les conclusions que Dubet tire à propos de la galère. Il a essayé de définir, de caractériser cette expérience. Comment ont-ils procédé ? Au départ, dans le premier groupe, à Orly (c'est celui qui a le moins marché justement), les chercheurs ont d'abord essayé de faire des portraits sociologiques de chaque jeune : « on va caractériser chaque jeune, on va faire son portrait, montrer sa cohérence, et après on essaiera de voir ce que ça donne au niveau du groupe ». Ils ont voulu – dans leur perspective de sociologie de l'action – que les jeunes soient d'accord avec le portrait qu'on proposait d'eux. Ce qui était une exigence forte.

#### **« Je suis tout à la fois »**

Ils se sont heurtés à un mur, à une grande confusion, à beaucoup d'agressivité. A chaque fois qu'on proposait à un jeune un portrait de lui-même, il le refusait, il était très en colère, quand on tentait d'établir des liens avec d'autres portraits, la même réponse revenait tout le temps : « Moi, je suis tout à la fois, je suis toutes ces caractéristiques à la fois ». Les sociologues disent qu'il ne s'agissait pas d'un refus de discussion, que c'était vraiment parce qu'ils ne « sentaient » pas ces portraits. Ils les refusaient toujours avec cette même objection : « Moi je suis tout ça à la fois ». Les chercheurs ont accepté cette réaction des jeunes et ont décidé de tenir un autre raisonnement : accepter que les jeunes soient tout à la fois, ne pas faire un portrait de chaque jeune, mais considérer plutôt le groupe dans son ensemble. Considérer que le groupe est porteur de significations et de logiques multiples, et que chaque jeune est porteur de ces significations et de ces logiques

Qui sont les jeunes ? Maryse Bresson,

Colloque : « Point Jeunes : quels fondamentaux ? », Lille, juin 1999

multiples. Il n'y a donc pas d'unité des jeunes : c'est le principe qu'ils ont dû adopter pour construire un schéma, en disant que les jeunes atteignent presque ou toutes les significations. C'est-à-dire qu'ils ont décidé d'admettre que la galère est définie par l'éclatement, que les jeunes sont « tout à la fois », qu'il n'y a ni unité des groupes, ni unité de chacun des jeunes. Selon Dubet, c'est lorsque les chercheurs ont accepté de faire un schéma un peu global avec tous les éléments éclatés que les jeunes ont accepté de se reconnaître et de discuter. Ils ont accepté de se reconnaître dans le schéma qui est proposé, dans tous les groupes, ce qui est quand même, selon lui, révélateur. Dans les quatre groupes de banlieue en France, donc (puisque c'est différent avec les jeunes ouvriers). Ce qu'il en déduit, c'est que la galère, effectivement, n'a aucune cohérence à terme : ce n'est ni une culture, ni une idéologie, ni un système unifié d'attitude. C'est un espace général dans lequel chacun circule et se construit en fonction de la nature des interlocuteurs et des circonstances. La galère, c'est l'éclatement. Ils ont quand même cherché à analyser cet éclatement, à trouver des pôles de cet éclatement entre lesquels les jeunes circulaient en passant de l'un à l'autre sans toujours de logique, d'unité.

Les chercheurs ont construit trois principes qui ont été acceptés par les jeunes – chacun ayant sa logique, mais les acteurs passant de l'un à l'autre.

### **La désorganisation**

Le premier principe c'est la désorganisation. C'est un thème qui apparaissait surtout, selon les chercheurs, dans les réunions avec les travailleurs sociaux et les juges. Là, les jeunes se présentent avec ce principe de la désorganisation. De quel discours, de quelles idées s'agit-il ? « Le monde est désorganisé », « le monde n'a plus de sens », « on ne comprend rien à ce qui nous entoure »... Les adultes aussi disaient que le monde était désorganisé, mais ils décrivaient cette désorganisation comme extérieure à eux – eux constituant en quelque sorte des « îlots de stabilité », donnant du sens dans un monde dont on ne voit plus bien la logique, où il va, comment il fonctionne, etc.

La différence, avec les jeunes, selon Dubet, c'est que les jeunes décrivent la désorganisation de l'intérieur. Ils décrivent leur vie, la vie des cités, dans le vocabulaire de la pourriture et de la merde – dont ils reprennent le vocabulaire : « le monde est pourri », « la cité est pourrie », « les bâtiments sont de la merde ». Mais, à l'intérieur du groupe des jeunes, ce n'est pas mieux : « on est tous pourris », « il n'y a pas de solidarité entre les jeunes, c'est chacun pour soi », et cette pourriture du milieu est associée à des problèmes personnels pour expliquer la petite délinquance qu'ils appellent « les conneries ». Donc, là, ils ont une théorie associée à cette idée : « on fait des conneries parce qu'on ne va pas bien, parce qu'on est dans un monde où l'on ne voit pas où on va, etc. ». C'est le discours qu'ils tiennent face aux travailleurs sociaux.

### **L'exclusion**

Il y a un deuxième pôle que les chercheurs appellent le rôle de l'exclusion. L'exclusion, ce n'est pas la même chose que la

Qui sont les jeunes ? Maryse Bresson,

Colloque : « Point Jeunes : quels fondamentaux ? », Lille, juin 1999

désorganisation, dans la mesure où un groupe peut être exclu et très désorganisé, ou très organisé. Il prend ainsi l'exemple du ghetto juif qui avait été étudié par un autre sociologue, Viers : c'est un groupe qui est exclu dans la société, mais qui est très organisé, très soudé à l'intérieur, mais ils sont exclus de la société. Donc c'est le rapport du groupe avec son environnement.

Alors, par quoi les jeunes sont exclus ? Ils sont exclus par le chômage, qui empêche d'avoir de l'argent, qui rend dépendant, qui cloue à la cité, qui empêche d'avoir des vêtements à la mode ou de participer à des activités de « loisirs normaux » - c'est-à-dire aller en boîte, consommer. Les jeunes se sentent exclus par la pauvreté mais elle est relative, dit Dubet, parce que ce n'est quand même pas Jean Valjean qui vole pour avoir un bout de pain. Ils peuvent avoir une moto, une auto, mais ils se disent pauvres quand même : ils se sentent exclus du modèle qu'on leur propose, qui est, dit Dubet, celui des classes moyennes et pas celui de leurs parents. Parce qu'en aucun cas ils ne veulent du modèle de la classe ouvrière, justement. Ils se sentent exclus par cela, ils se sentent aussi exclus par leur appartenance à une cité marginalisée.

Ils racontent comment il suffit aux policiers de lire sur une carte d'identité qu'on habite aux Saules, ou au Minguettes et que, dès lors, « c'est fini ». Et encore plus pour un employeur (« Alors là, c'est plus la peine, encore pire quand on est immigré »). Mais, pour Dubet, le fait d'être immigré ne suffit pas en soi : c'est juste un élément supplémentaire, et tous les jeunes se trouvent dans cette situation d'exclusion. Pour les immigrés, c'est peut être un peu plus, c'est un élément supplémentaire ; mais ce n'est pas l'immigration qui détermine l'exclusion. Ce thème de l'exclusion est surtout relayé par les policiers, et l'exclusion conduit à une explication de la délinquance très différente, c'est-à-dire que là, la délinquance va être expliquée par la frustration. On a un désir de faire comme tout le monde « normal », désir de « participation conforme » disent les sociologues, et puis on ne peut pas. Donc, en fait : « on est dans une cité pourrie » mais « on veut quand même sortir, avoir des loisirs comme tout le monde », donc la délinquance est un moyen facile de trouver du fric et d'être comme tout le monde. Et c'est justifié par ça : « Après tout, il n'y a pas de raisons que nous aussi on n'ait pas le droit, etc. ».

C'est un thème qui est relayé par la police et qui justifie la répression : parce que si on vole parce que c'est facile et parce que c'est intéressant, il faut augmenter le coût du vol par la répression et comme ça les jeunes ne voleront plus, etc.

Il y a quand même une autre réaction à l'exclusion, c'est l'impuissance. Parce que l'exclusion est vécue comme un échec personnel, notamment par le biais de l'échec scolaire. Alors là, ils se disent « bêtes », « fainéants », « on vaut rien », etc. Il y a un sentiment d'échec personnel qui brise la critique sociale, ils ont le sentiment d'être hors jeu mais non seulement d'être hors jeu mais de ne plus avoir envie de jouer. Ça, c'est une image douloureuse de la galère, disent-ils. Ils regrettent de ne pas avoir travaillé à l'école, mais ils ne veulent pas pour autant des stages « pipeau », etc.

Qui sont les jeunes ? Maryse Bresson,

Colloque : « Point Jeunes : quels fondamentaux ? », Lille, juin 1999

## La rage

Il y a tout un discours qui est associé à celui-là – les jeunes pouvant passer encore une fois d'un discours à l'autre selon les interlocuteurs et selon les moments. Voilà le thème de l'exclusion. Ce thème de l'exclusion n'épuise pas le rapport avec la police parce que, notamment face à la police et aux hommes politiques, il y a un troisième pôle de la galère qui émerge qui est la rage. A mon avis, ça ressemble un peu à ce que Mathieu Kasovitch appelle « La Haine ».

De quoi s'agit-il ? En fait, c'est un pôle qui est très important, pour Dubet, parce que c'est lui qui explique qu'il n'y a aucune logique qui se crée dans tout ça et qu'il n'y a pas de cohérence, que toutes les rationalités partielles sont brisées, et elles sont brisées par la rage. La rage, c'est l'expression du sentiment de domination, et pas seulement d'exclusion. On a la rage parce qu'on est dominé. Et on ne sait pas contre quoi ni contre qui, mais on a la rage, ou la haine. Là, c'est la domination qui est sans visage, sans principe, sans adversaire, ce n'est pas un mouvement social, c'est juste un sentiment de rage qui s'exprime – et qui s'exprime surtout face aux acteurs politiques, aux syndicalistes et aux policiers.

Dubet donne des exemples : une députée de gauche à Champigny s'est fait « descendre », le maire de Venissieux face aux groupes des Minguettes, un commissaire de police également, face aux jeunes d'Orly : trois cas où il y a eu, plus qu'une tension, une haine qui emportait tout, avec le désir de la part des jeunes d'écoeurer leur adversaire, leur interlocuteur devenu leur adversaire. Une haine contre le politique et le « monde d'en haut », la volonté d'écraser l'interlocuteur, de le faire craquer, de retourner la situation. Mais, pour autant, on a un adversaire face à soi qui va cristalliser cette haine momentanément, et il n'y a pas d'adversaire bien défini : on cherche à faire « craquer » la jeune députée qui est là, mais on ne porte pas une critique politique globale... La rage emporte tout, et d'abord elle porte sur soi-même, dit Dubet. Ces jeunes ont la rage, mais d'abord la rage contre eux-mêmes. En fait, ils haïssent y compris leur propre milieu puisque « tout le monde est pourri » et que « ceux qui veulent en échapper n'y arrivent pas », « ce sont des connards qui n'ont rien compris ». Mais c'est pas non plus une conscience de classe à formuler, au contraire : la rage vient selon lui de l'absence de conscience de classe, du refus par les jeunes de la condition ouvrière (que bien souvent ils ne peuvent même plus atteindre), et du refus de vivre comme les parents.

## Tout détruire ou provoquer ?

Et, dans la rage, il y a deux réactions : le nihilisme destructeur et la délinquance démonstrative. Le nihilisme fait souvent dans l'autodestruction, dans l'ignoble : on veut tout détruire et se détruire soi-même. Il y a également une délinquance expressive et même démonstrative : on va tout casser, on va casser aussi la salle de réunion, et puis après dire : « je comprends pas pourquoi on donne pas de réunion... Mais c'est vrai que la fois dernière on avait tout cassé ». Donc avec des provocations, une ironie destructrice. Et un rejet aussi des éducateurs dans ce cadre là, qui « ne savent faire que parler », etc. Et là, ce que dit Dubet, c'est que, paradoxalement, on a aussi la rage

Qui sont les jeunes ? Maryse Bresson,

Colloque : « Point Jeunes : quels fondamentaux ? », Lille, juin 1999

contre la police qui est violente, et on va répondre – mais là, la violence de la police souvent attire : eux, au moins, ils sont sur le même registre.

### **La résultante du déclin du mouvement ouvrier ?**

Ces trois pôles sont traversés par tous les jeunes de la galère. Dubet va construire un schéma avec la désorganisation, l'exclusion, et la rage, avec les deux pôles à chaque fois – et les jeunes vont accepter ce schéma en disant : « oui, mais on est tout à la fois ». Les jeunes des quatre groupes de banlieue, donc.

Encore une fois, Dubet va dire : « la galère est dans cet éclatement, et éclatement il faut l'expliquer par l'absence de mouvement social et par le déclin du mouvement ouvrier ». Ce n'est pas pour rien qu'il n'a jamais été aussi prononcé, cet éclatement, et que la galère apparaît surtout dans les banlieues rouges, les anciennes banlieues rouges, où maintenant le mouvement ouvrier est en déclin complet.